



LIEUX HISTORIQUES ET LIEUX IMAGINES DANS LE *DE LAUDIBUS PROVINCIAE* (1551) DE PIERRE DE QUIQUERAN DE BEAUJEU

Auderic MARET (Docteur de l'École des Hautes Études en Sciences
Sociales – Paris Sciences et Lettres)

Le thème retenu par le séminaire pour l'année 2018-2019 « Lieux réels, lieux rêvés à la Renaissance » m'offre l'opportunité d'évoquer une des sources littéraires utilisées durant ma thèse. Mes recherches portant sur le rattachement de la Provence au royaume de France après 1481 et ses conséquences sur le pouvoir politique dans cette ancienne principauté et particulièrement à Marseille, j'ai étudié les représentations de certains auteurs sur la cité phocéenne après le rattachement. Parmi ces sources, j'ai travaillé sur un exemplaire du *De laudibus Provinciae* conservé à la Bibliothèque Municipale à Vocation Régionale (BMVR) de l'Alcazar à Marseille¹. L'ouvrage, écrit en latin avec de longs passages en grec, a été publié à titre posthume en 1551 à Paris chez Lambert Dodu. Il a été rédigé selon moi en 1544 ou au début 1545², mais n'a pas pu être rédigé après 1545 contrairement à ce que certains chercheurs pensent³.



Doc. 1 a : Frontispice de l'édition de 1551

Doc. 1 b : Les armes de Pierre de Quiqueran de Beaujeu

¹ Le manuscrit est conservé sous la cote RES 200070.

² L'auteur se présente comme évêque de Senez, ce qu'il ne devient qu'en 1544. Comme il meurt en 1550, les chercheurs ayant travaillé sur cet humaniste donnent donc une chronologie comprise entre ces deux dates. Or, Pierre de Quiqueran de Beaujeu évoque dans son ouvrage des événements contemporains, il parle ainsi à la fin de son ouvrage de la bataille de Cérises (petite ville au sud-est de Turin) qui a lieu le 11 avril 1544 durant la neuvième guerre d'Italie. Il évoque cette victoire française, qui constitue la fin de son ouvrage, mais n'évoque pas un autre grand événement de son temps : le massacre de Mérindol, perpétré en avril 1545 et qui a eu un grand retentissement en Europe. Ce massacre fait partie de la persécution organisée contre des villages vaudois situés dans l'actuel Luberon. Cet événement dramatique a été ordonné par Jean Maynier, baron d'Oppède et premier président au Parlement de Provence, qui est reçu avec tous les honneurs par le pape Paul III après le massacre considéré comme une victoire de l'Église contre l'hérésie. Il n'y a pas une ligne sur ces événements, ce qui me fait dire que Pierre de Quiqueran de Beaujeu avait fini de rédiger l'ouvrage avant avril 1545 et que le manuscrit n'est imprimé qu'en 1551.

³ Par exemple, Véronique Autheman, qui a proposé une traduction partielle et une édition de l'ouvrage écrit « [...] il [Quiqueran de Beaujeu] nous laisse seulement deux ouvrages imprimés, le *De laudibus Provinciae* composé entre 1544 et 1550, et un poème sur le passage d'Hannibal dans les Gaules, au bord du Rhône près de la ville d'Arles [...] », Véronique Autheman, *Louée soit la Provence*, Arles, Actes Sud, 1999, p. 16. C'est la référence citée depuis deux décennies par les historiens utilisant cette source.



L'ouvrage se présente comme un éloge de la « petite patrie » (région natale d'un individu dont il fait la louange)⁴ en trois livres dont voici la structure :

- Dans le livre I, l'auteur compare longuement deux lieux : la Provence d'une part, qui se serait développée grâce au Rhône, et l'Égypte d'autre part, qui est une civilisation liée au Nil. Il compare la topographie, le climat, les sols... pour aboutir à la conclusion – attendue dans ce genre d'écrit – que la Provence est supérieure à l'Égypte.
- Au livre II, il présente la faune et la flore de la Provence en comparaison avec d'autres régions du monde, pour montrer au final la supériorité des productions et coutumes provençales. Cette partie peut être considérée comme une sorte d'inventaire, voire d'encyclopédie, des animaux et des plantes de la Provence.
- Enfin, le livre III, que l'on peut qualifier de livre historique porte plus particulièrement sur l'histoire de Marseille et de la Provence et sur les hommes illustres qui sont liés à Marseille. De plus, Quiqueran de Beaujeu propose un catalogue – en partie anthologique – d'œuvres d'auteurs grecs et romains.

Il n'existe que quelques traductions françaises partielles de l'ouvrage. La première est l'œuvre de François Denis Claret, chanoine arlésien qui propose en 1610 une biographie de l'auteur émaillée de traductions dudit ouvrage. Précisons que cette biographie est une commande de la famille : il s'agit donc d'un écrit à la gloire de l'évêque de la famille, une sorte de panégyrique. Il convient d'avoir en tête cette information avant d'utiliser les éléments fournis par Claret. Émile Fassin a proposé quelques extraits dans des articles du *Bulletin archéologique d'Arles*, publié à partir de 1889. A la fin des années 1940, Fernand Benoit a utilisé des extraits pour son ouvrage sur la Provence⁵. Plus récemment, Véronique Autheman en a proposé une autre adaptation, mais ce n'est pas à proprement parler une traduction comme elle l'indique dans sa préface⁶.

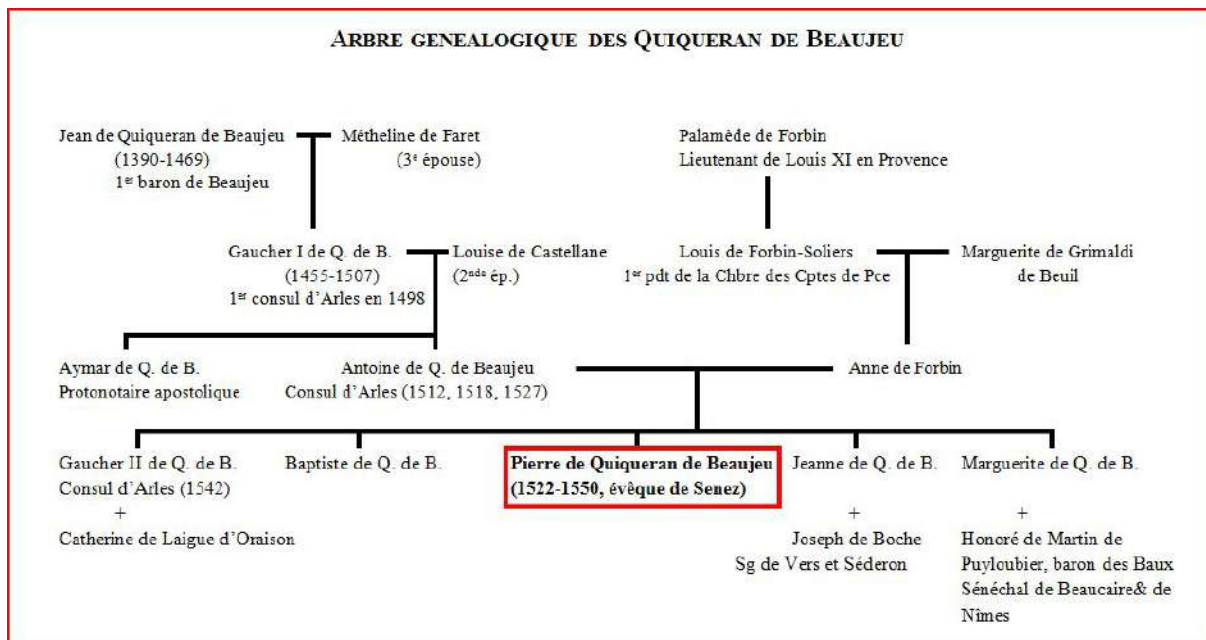
Reste à évoquer dans cette introduction l'auteur et les éléments permettant de reconstituer son parcours. Le frontispice de l'édition de 1551 indique qu'il est évêque de Senes « episcop[us] Senecensis », ancien petit diocèse du sud des Alpes, rattaché au diocèse de Digne après la Révolution française. Je propose ci-dessous un arbre généalogique simplifié de Pierre Quiqueran de Beaujeu, réalisé à partir des informations données par Claret mais aussi grâce à deux nobiliaires provençaux⁷.

⁴ Voir à ce propos Sylvie Laigneau-Fontaine (dir.), « Petite patrie ». *L'image de la région natale chez les écrivains de la Renaissance*, Genève, Droz, 2013. L'expression « petite patrie » utilisée à la Renaissance renvoie à l'expression utilisée par Cicéron pour qualifier Arpinum.

⁵ Fernand Benoit, *La Provence et le Comtat Venaissin*, Paris, Gallimard, 1949.

⁶ Pierre Quiqueran de Beaujeu, *Louée soit la Provence*, éd. Véronique Autheman, Arles, Actes Sud, 1999. L'éditrice précise qu'il s'agit d'une adaptation libre, illustrée de nombreux documents extérieurs au texte original : « Nous avons choisi de l'adapter librement [...]. Nous avons voulu réaliser un ouvrage illustré, tel que Quiqueran eût pu le tenir entre ses mains, et nous avons sélectionné des gravures et des images dans les livres qui pouvaient faire partie de sa bibliothèque [...]. », p. 7-8. Si la version proposée est destinée avant tout au grand public, ce qui explique la démarche exposée dans la préface, elle permet un premier accès au texte en français. Cependant, précisons que si certaines illustrations insérées dans le texte pouvaient être connues de Quiqueran de Beaujeu, ce n'est pas le cas d'un grand nombre d'illustrations représentant des animaux qui sont postérieurs à la date d'édition de l'ouvrage. Pour les animaux, la plupart des gravures proviennent des *Historiae animalium* de Conrad Gessner, dont le premier volume paraît en 1551 et le dernier après la mort de l'auteur, survenue en 1565.

⁷ Charles d'Artefeuille, *Histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence*, Avignon, Girard, 3 vol., 1757-1786 ; René Borricand, *Nobiliaire de Provence*, 3 vol., Aix-en-Provence, R. Borricand, 1974-1976.



Doc. 2 : Arbre généalogique de Pierre de Quiqueran de Beaujeu

Le père de notre auteur, Antoine de Quiqueran de Beaujeu, est un personnage important de la vie politique d'Arles, car il est membre du conseil de ville dans les années 1510 et 1520 et devient même consul de la ville à trois reprises, en 1512, 1518 et 1527. De plus, en 1515, il est envoyé par la ville d'Arles pour féliciter François I^{er} de son accès au trône, et à son retour il est pourvu d'une charge de maître d'hôtel ordinaire du roi. Pierre de Quiqueran de Beaujeu est le dernier représentant de la famille car il n'y a pas à la génération suivante de descendance mâle pour cette branche :

- Gaucher II, est appelé par François I^{er} en 1545 pour commander les troupes de Picardie, mais il est tué le 7 septembre 1545 par Louis et Baptiste de Castellane, cousins issus de germains de son père, à cause d'un différend familial. Son fils Antoine II, meurt à Paris, quelques mois après pendant que Catherine de Laigue d'Oraison, sa veuve, poursuivait les deux cousins devant le Parlement de Paris.
- Baptiste meurt sans descendance.
- Pierre meurt également sans descendance.
- Enfin, Antoine a eu deux filles, Marguerite et Jeanne qui cessent de transmettre le nom de la famille.

La formation de l'humaniste arlésien peut être partiellement reconstituée. En 1530, à la mort de son père, il est envoyé à Paris où selon Claret il fréquente quatre humanistes. Tout d'abord, il fréquente Odet de Turnèbe, professeur également au Collège de France et qui est comme Pierre Quiqueran de Beaujeu, un des protégés du cardinal de Tournon, auquel le *De laudibus Provinciae* est dédié comme on peut le voir sur le frontispice de l'édition de 1551 (doc. 1 a ci-dessus) « *Ad [...] Franciscum Tvronivm, cardinalem clarissimum* ». Ensuite, il fréquente lors de son séjour parisien Lazare de Baïf, et enfin deux éditeurs parisiens : Denis Lambin et Morel.

La question à laquelle je souhaite répondre peut se formuler ainsi : comment Pierre de Quiqueran de Beaujeu construit-il les lieux évoqués dans son ouvrage ?

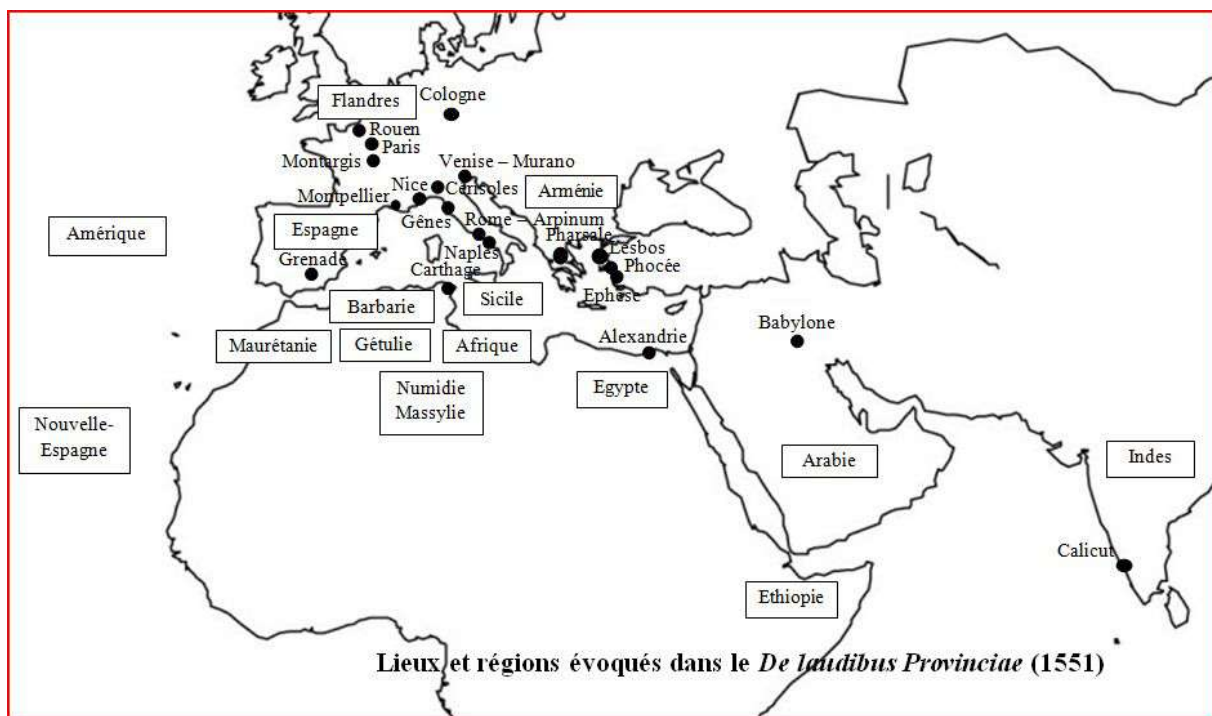
Mon propos s'articulera en quatre temps. Tout d'abord, dans une partie assez descriptive et assez brève, je montrerai les différents types de lieux évoqués. Ensuite, il s'agira de voir que l'auteur évoque des lieux avant tout historiques pour apparaître comme un humaniste accompli. Troisièmement, je montrerai que Pierre de Quiqueran de Beaujeu veut également apparaître comme un homme de son temps et qu'il construit la description des lieux à partir de récits de contemporains. Enfin, il conviendra d'envisager une source



d'informations particulière dans la construction du récit de Pierre de Quiqueran de Beaujeu : les marchands et le lien qu'ils ont pu avoir avec notre auteur.

LE *DE LAUDIBUS PROVINCIAE* : UNE CARTE CENTREE SUR LA MEDITERRANEE

L'auteur fait souvent une synthèse de différentes sources pour décrire des lieux réels ou ayant existé mais imaginés à travers ses lectures ou les récits qu'il a entendus car il a peu voyagé par lui-même sauf en Italie et en France⁸. A partir des lieux évoqués dans les trois livres, je propose la carte suivante, avant tout centrée sur la Méditerranée. Les villes sont indiquées par des points et lorsque les lieux correspondent à des régions, je les ai indiqués dans des encadrés.



Doc. 3 : Villes et régions dans le *De laudibus Provinciae*

Première remarque : cette carte est avant tout centrée sur la Méditerranée. Quelques lieux sont brièvement évoqués pour l'Europe septentrionale, l'Inde, l'Amérique et la Nouvelle-Espagne. Ensuite, autre remarque, les lieux ne sont précis que pour l'Europe. Une seule ville est indiquée pour l'Afrique : Alexandrie. Les régions d'Afrique semblent parfois mal connues car l'auteur recourt à des noms en usage au XVI^e siècle et d'autres qui désignent des régions avec des noms utilisés dans l'Antiquité, mais qui ne sont plus utilisés à la Renaissance. Par exemple, si la région « Barbarie », dérivant du peuple des Berbères vivant en Afrique du nord correspond bien à un toponyme en usage à la Renaissance, il n'en est pas de même pour la Massylie. Il semble, en effet, incapable de la situer correctement car il parle dans le même passage de l'Afrique, de la Numidie et de la Gétulie⁹ :

Callectium civitas illustrissima, totiusque orientis Emporium celebre, sedet in extremo Persidis littore, mari opportunissimo. [...]

⁸ Véronique Autheman, *Louée soit ...*, op. cit., p. 14-15.

⁹ Tous ces toponymes désignent des régions ou des entités politiques qui existaient avant les débuts de la conquête romaine en Afrique du Nord.



*Huic cum e Callectio (ut dixi) orientis opes abunde communicentur,
non tamen minorem aromatum copiam, ex Aethopia, secunda Nili
navigatione excipit, tum si quid interior Mauritania, Getulia,
Trogloditae utque berviter dicam tota Aphrica aut novi, aut magnifici
habet.*¹⁰

Ce flou dans les toponymes provient à mon avis des sources qu'il utilise sans les nommer. Pierre de Quiqueran de Beaujeu recopie des passages de livres lus, qu'il propose à son lecteur et pour ne pas se tromper, cite le plus scrupuleusement possible les toponymes et leurs particularités sans toujours savoir de quoi il est question. Ne disposant pas de son inventaire après décès, il est impossible de savoir sur quel livre il s'appuie. On peut raisonnablement penser qu'il dispose de la synthèse proposée par Ptolémée, dans l'édition de 1513 ou de 1520.

Enfin, dernière remarque à partir de cette proposition de carte, les villes évoquées sont soit en lien avec des événements historiques, soit sont des grandes places du commerce international de la Renaissance. Dans le premier cas, on peut citer par exemple Pharsale, qui est le lieu, faut-il le rappeler, d'une des batailles lors de la guerre civile opposant les troupes de Pompée et de César en août 48 av. J.-C., et qui a permis à Jules César de prendre un avantage décisif sur le camp des Pompéiens. Dans le second cas, on peut citer Alexandrie – certes ville historique importante connue depuis l'Antiquité – mais qui est surtout un lieu important du commerce en Méditerranée orientale à la Renaissance.

Après ce panorama des lieux évoqués par l'auteur, je propose de montrer que l'évocation des lieux lui sert à se présenter comme un parfait humaniste.

ÉVOQUER DES LIEUX POUR APPARAÎTRE COMME UN HUMANISTE ACCOMPLI

Pour dresser certaines comparaisons, l'auteur use de références connues depuis l'Antiquité. Cela permet de reconstituer la bibliothèque de Quiqueran de Beaujeu ou tout du moins les lectures faites et la culture qu'il s'est constituée.

Comme il entend dresser un panorama de la faune et de la flore provençales, la première source incontournable qu'il cite est bien entendu Pline l'Ancien dans *Histoire naturelle*. L'hommage à cet auteur, pour classique qu'il soit, est rendu immédiatement après la comparaison Nil-Rhône au livre I. Il cite ainsi le chapitre II du livre XXV, où Pline parle des spécimens de plantes qu'il a vus à Rome chez son ami le botaniste Antoine Castor. Par ailleurs après cette citation, il évoque des sujets plus larges traités également par Pline comme les mines et les métaux. Ce passage sur Pline est le seul qui comprend des références précises : « *Et Caius Plinius lib. 25 cap. 2, sibi copiam stirpium omnium de quibus scripserit, praeter paucissimas Romae factam testatur, amicitia & visendo hortulo Antonii Castoris, viri in ea arte rarae autoritatis, & qui centesimum annum excesserit.*¹¹ »

Parfois, l'auteur est cité, mais il n'est pas possible d'identifier précisément le passage de l'œuvre, voire l'œuvre elle-même, la référence étant très allusive. C'est par exemple le cas de Dioscoride. Il s'agit d'un médecin grec du I^{er} siècle, originaire de Cilicie. Il est surtout connu pour avoir publié le *De materia medica* où il présente plus de cinq cents plantes. L'auteur est

¹⁰ BMVR, RES 200070, fol. 66v., §E-F : « Calicut est une cité très connue, un comptoir réputé dans tout l'Orient, qui se trouve à l'extrémité des côtes perses, ce qui rend le port très facile d'accès par la mer. [...] Et comme je l'ai dit, Calicut Voient affluer les richesses de l'Orient, depuis l'Éthiopie, grâce à la navigation aisée sur le Nil, les épices mais aussi par les voies terrestres de l'intérieur les marchandises de Maurétanie, de la Gétulie, des Troglodytes, et pour faire court tout ce que l'Afrique offre de nouveau ou de merveilleux. »

¹¹ BMVR, RES 200070, fol. 11 v., § F et fol. 12r., § A : « Et dans son livre XXV au chapitre II, Caius Pline écrit qu'il a eu à sa disposition à Rome toutes les plantes dont il est question, sauf quelques unes, et qu'il a pu les voir dans le jardin de son ami Antoine Castor, renommé dans cette discipline [la botanique], et qui a vécu plus de cent ans. »



citée, mais sans détail¹². On peut raisonnablement penser d'ailleurs que Quiqueran de Beaujeu n'a pas utilisé l'original latin mais une traduction. C'est à la Renaissance que l'ouvrage est redécouvert par les botanistes, notamment en France, grâce à la traduction qu'en propose en 1516 Jean Ruelle ou de la Ruelle. Ce dernier, éditeur parisien, a écrit lui-même un ouvrage de botanique intitulé *De natura stirpium* et à la demande du roi François I^{er} un des tout premiers livres vétérinaires en 1530, *Hippiatrika*. Jean Ruelle est cité régulièrement mais sans référence précise à un ouvrage contrairement à Pline¹³.

Autre cas : l'auteur ne cite pas le passage utilisé mais celui-ci est facilement identifiable. Par exemple, le passage concernant les citronniers est clairement construit à partir du *De re rustica* de Columelle (I^{er} siècle). Il se contente de citer l'agronome romain, mais on reconnaît aisément le passage du livre II utilisé.

On devine ainsi un Quiqueran de Beaujeu s'adonnant aux plaisirs de l'agriculture dans ce lieu de villégiature qu'est Joyeuse Garde, le domaine rural familial dans les environs d'Arles. Cependant, Quiqueran de Beaujeu, pour montrer toute l'étendue de ses références ne se contente pas de citer un auteur sur un sujet, mais parfois il fait « dialoguer » différents auteurs sur un sujet épineux ou polémique. Plutôt que de dresser une liste de ses auteurs mis en dialogue, je propose de voir l'application de cette démarche à partir de deux exemples.

Le premier exemple concerne la question des sources du Nil, qui occupe une partie du livre I. Le Nil reste encore à la Renaissance un fleuve mystérieux, en raison de l'origine des eaux du fleuve. Pour tenter d'y répondre Quiqueran de Beaujeu convoque trois auteurs : Ammien Marcellin, auteur des *Rerum gestarum*, Sénèque, dont il utilise un extrait du chapitre VIII du livre VI des *Questions naturelles* et enfin Pline l'Ancien, qui évoque cette question dans son *Histoire naturelle* (II, XXV). Au final, notre humaniste arlésien ne tranche pas et montre les forces et les faiblesses de chaque argumentation. La question est bien un prétexte pour montrer sa connaissance des auteurs anciens et non une volonté de véritablement apporter une réponse nouvelle à ce débat. Un deuxième exemple, toujours lié au Nil, illustre bien cette démarche : la crue du Nil et les explications de ce phénomène naturel. Là encore, la démarche est la même : convoquer différents auteurs et montrer les forces et les faiblesses de chaque thèse. Je cite cet exemple car c'est celui où le nombre d'auteurs convoqués et mis en relation est le plus élevé dans le *De laudibus Provinciae*. En effet après avoir cité les travaux de trois savants grecs (Thalès, Anaxagore et Timée), il cite plusieurs auteurs latins qui sont dans l'ordre utilisé par notre humaniste : Pomponius Mela, Pline l'Ancien, Sénèque, Cicéron, Lucain et Diodore de Sicile. Ainsi organise-t-il un dialogue entre ces neuf auteurs sans jamais prendre parti mais en exposant les points forts et faiblesses de chacun. Cela permet à notre humaniste arlésien de se présenter comme un parfait érudit. Il s'agit en somme d'une véritable mise en scène de son érudition.

Depuis son *studiolo*, à Joyeuse Garde, près d'Arles, Quiqueran de Beaujeu évoque des lieux comme l'Égypte, le Nil, qu'il n'avait jamais vus mais qu'il connaît par ses lectures d'auteurs antiques. Le *De laudibus Provinciae* permet donc de rendre compte d'une géographie imaginée de lieux connus depuis l'Antiquité et permet à cet humaniste d'apparaître comme un homme accompli. Si la culture livresque constitue le premier canal d'informations pour un lettré de la Renaissance ce n'est pas le seul, et c'est désormais une deuxième source d'informations que j'aimerais évoquer.

¹² Après discussion durant le séminaire et quelques suggestions lors de l'écriture de ma contribution, il est très probable que Quiqueran de Beaujeu ne cite Dioscoride, que parce qu'il est lui-même cité par Pline. Les sources citées par certains auteurs utilisés, ne sont pas toujours vérifiées. De plus, l'augmentation de la production de livres avec l'imprimerie entraîne une sélection des informations et la constitution d'ouvrages de références. Voir à ce propos Ann Blair, *Too much to Know. Managing Scholarly Information before the Modern Age*, Yale University Press, 2010.

¹³ Malgré les références bien vagues à Jean Ruelle, je pense que Quiqueran doit avoir un texte bien en tête et qu'il a lu Ruelle, car c'est à propos du chêne-liège au livre II que Quiqueran le cite à plusieurs reprises.



QUIQUERAN DE BEAUJEU : UN HOMME DE LA RENAISSANCE PAR LE DIALOGUE AVEC SES CONTEMPORAINS ET PAR SES VOYAGES

Quiqueran de Beaujeu fait ses études en France et en Italie. A Paris, où il commence une carrière de courtisan, il rencontre des humanistes et imprimeurs. Certaines mentions historiques viennent de sa proximité avec ces hommes comme Lazare de Baïf. Ce dernier contribue à l'émergence d'une nouvelle discipline à l'époque : l'archéologie. Il publie à cet effet deux ouvrages de référence : le *De re vestiaria* en 1526 et le *De re navali* en 1536. Ces échanges lui permettent de prendre connaissance de travaux menés partout en Europe mais aussi de connaître, grâce aux écrits de ces savants, la faune et la flore de ces régions-là. C'est ainsi qu'il construit, par exemple, sa comparaison entre le riz de Camargue et celui d'Inde. Il imagine alors les paysages de Calicut, où l'on récolte cette céréale.

Au détour de certaines descriptions il fait part des lectures de ses contemporains ou bien des rencontres effectuées à Paris. Par exemple, il évoque le cas de Giovanni Manardo (Mainard ou Manard quand il est francisé) et des expériences menées par ce savant en Italie. Les références ne sont d'ailleurs pas toujours précises mais elles sont clairement identifiables. Manardo, professeur de médecine à Ferrare à partir de 1481, mais également à Padoue et Pérouse, est appelé en 1513 par le roi Ladislas de Hongrie à Buda pour être son médecin personnel, il y reste après la mort du souverain survenue en 1516. Il est l'auteur des *Épîtres*, ouvrage de vingt livres, qui se veut un résumé des connaissances sur le vivant de l'époque – c'est vraisemblablement la source que cite Quiqueran de Beaujeu, même si le titre n'est pas indiqué¹⁴.

Cette référence au savant italien intervient au moment où l'auteur évoque les trois espèces de citronniers de son jardin près d'Arles. Il décrit alors minutieusement le fameux alambic pour en montrer l'originalité et la qualité, il ne l'a jamais utilisé mais se demande si – enfin – l'odeur de la fleur de citronnier distillée pourra être semblable à celle de la vraie fleur de citronnier. Le *De laudibus Provinciae* permet donc également de connaître les grands travaux d'expérimentation et de recherches alors menés en Europe à la Renaissance ainsi que les ouvrages qui en rendent compte. Par exemple, lorsqu'il est à Venise et rencontre un maître – point sur lequel je reviendrai ultérieurement – l'humaniste arlésien évoque un ouvrage de pyrotechnie. Un autre exemple, plus bref, est donné par la référence faite à un ouvrage récemment publié sur l'art du feu. Il me semble qu'il ne peut être question que du traité publié à titre posthume en 1540 de Vannoccio Biringuccio, le fameux *De la Pirotechnia*.

Parfois, les lieux sont évoqués suite à des questions sur leurs caractéristiques. À la fin du livre II, il évoque les mines et les métaux et se demande alors pourquoi il n'y en a aucune en Provence. Il fait alors référence à Georges Agricola (1494-1555), minéralogiste qui a rendu compte de ses recherches dans le *De re metallica* en 1530. Loin de considérer cette absence comme une faiblesse de la Provence, il montre au contraire que c'est une force pour cette région méditerranéenne. L'argumentation se fait en quatre étapes :

- Les Germains et les Anglais fouillent leur sous-sol à défaut d'avoir pu mettre en valeur leur sol et en tirer des revenus. L'idée implicite est la suivante : les Provençaux sont doués pour l'agriculture, pourquoi aller creuser sous terre ?
- Ce sont des peuples cupides, avides de richesses. Les Provençaux n'ont pas ce vice et mènent une vie saine et simple.

¹⁴ RES 200070, fol. 45 v., § E : « Memini me legisse apud Manardum scriptorem medicinae, novam distillandi (non refugiam enim verbum) rationem, neque citra ingenii fui tormenta tandem, ut ait, excogitatam. » (« Je me souviens avoir lu chez Mainard, auteur d'ouvrages de médecine, la description d'un nouvel appareil à distiller (je ne vais pas éviter ce terme), qui est le résultat tant de son labeur (ses expériences ?) que de sa réflexion. »



- Les peuples qui creusent leur sous-sol, se condamnent à la misère. Par ailleurs le vice se manifeste physiquement : les hommes émettent une sale odeur, et leurs femmes sont en général veuves à sept reprises dans leur vie !
- Dans l'Antiquité, seuls les condamnés et prisonniers travaillaient dans les mines. Si l'on poursuit l'argument : les Provençaux constituent un peuple libre, non contraint.

Le dialogue avec les contemporains concerne également la Provence et les gens qui y habitent pour évoquer ce que l'on appelle aujourd'hui le « patrimoine immatériel ». Les lieux évoqués servent donc à introduire des réflexions, que l'on pourrait qualifier aujourd'hui d'anthropologiques ou d'ethnologiques. A cet égard, deux exemples sont révélateurs. Tout d'abord, il s'agit du liège. C'est l'une des ressources à l'époque de la Provence, mais l'auteur précise que les forêts de chênes liège sont particulièrement denses sur le littoral d'Hyères. Il ne nous parle pas de l'histoire de ce petit port provençal ou des hommes illustres qui sont attachés à ce lieu, comme on pourrait s'y attendre dans ce type de littérature – l'éloge de la « petite patrie » - mais il ne parle que de la production du liège et des applications que l'on en fait à l'époque. On apprend ainsi qu'en Provence, les trois couches de liège ont chacune leurs applications. De la première, la plus épaisse, on en fait des bouchons ou des flotteurs pour les filets de pêche. À partir de la deuxième couche, les cordonniers fabriquent des semelles et enfin, on utilise la troisième couche, la plus fine, pour garnir l'intérieur de récipients destinés à manger et à boire comme des écuelles ou des coupes de vin en métal.

La deuxième production de Provence évoquée à partir d'un lieu est le sel. Tout comme pour le liège, il évoque certaines parties du littoral provençal non pour leur histoire, mais pour leur importance dans la production du sel, qui est ensuite expédié en Savoie, à Gênes ou encore à Naples.

Enfin, ce patrimoine immatériel ou ce savoir-faire, il en rend compte suite à des voyages qu'il a faits. Comme je l'ai dit précédemment, il a mené ses études entre la France et l'Italie et il semble vraisemblable que certains récits concernant l'Italie sont des souvenirs d'étudiant, sans que l'on puisse proposer une date certaine. C'est le cas pour Venise. Là encore, il ne nous parle pas de l'histoire de la cité lacustre, du palais des Doges mais d'une production vénitienne : le verre. C'est bien ce qui l'intéresse : les ressources et la production de biens et de richesses ainsi que les processus de fabrication. Venise est évoquée au livre II, au détour d'un passage sur la soude et sur la fabrication du verre. Il rapporte la rencontre avec un maître verrier vénitien et restitue en partie le dialogue. C'est le passage le plus original du *De laudibus Provinciae*, ce qui le rend difficile à interpréter et délicat à saisir car, au XVI^e siècle, la question du verre est associée à l'alchimie – la fabrication du verre étant considérée comme une transmutation (du sable au verre)¹⁵ – ce dont il rend compte dès le début de cette rencontre à Venise : « *Memini (aliquotiam menses intercessere) apud vitriariam officinam a quibusdam venetis ibi institutam iuuisse mecumque varia cum magistro artis serere, contingit, ut deprehenderim multam eum operam impendisse chemiae [...]*¹⁶. »

Quiqueran de Beaujeu saisit l'occasion pour récuser ceux qui croient encore au XVI^e siècle – comme ce maître verrier – pouvoir transformer diverses matières en argent ou en or, mais aussi pour apparaître comme un homme de science rigoureux, capable de récuser ces croyances sur des faits et sur la lecture d'ouvrages scientifiques. Il met en scène l'échange pour montrer que ce Vénitien poursuit la voie ouverte au XIII^e siècle par Lulle¹⁷ et qui trouve encore

¹⁵ Didier Kahn, *Le fixe et le volatil. Chimie et alchimie de Paracelse à Lavoisier*, Paris, CNRS Editions, 2016.

¹⁶ RES 200070, fol. 52 v. § D, « Je me souviens (c'était il y a quelques mois) avoir voulu me rendre dans une verrerie parmi celles de Venise, et là ayant échangé sur beaucoup de sujets avec un maître versé dans cet art, il m'apparut qu'il avait consacré une grande partie de son travail à l'alchimie. »

¹⁷ Raymond Lulle (1232-1315) est un philosophe et théologien franciscain surnommé « *Doctor Illuminatus* ». Sa vie a consisté à vouloir christianiser certaines populations notamment lors de ses voyages en Afrique du Nord. Son œuvre a cherché à démontrer les erreurs d'Averroès. Quiqueran de Beaujeu s'en prend ici non seulement à Lulle mais également à ses continuateurs, que l'on appelle les pseudo-Lulle et qui publient différents ouvrages.



du succès chez certains : « *Ibi obiurgante me quod aurum prudens vir ex iis fieri, quibus nihil insit humidi in igne non pereuntis, & quod sani chimistae nusquam non inculcant, ex asino hominem artificio factum iri putasset, quodque non semel atque iterum, sed plus quinquagesies elusus, Raymundo Lullio verbo tenus patratori eximio tam devotus credidisset.*¹⁸ »

Notre humaniste arlésien ne se contente pas de lire ou de voyager pour rendre compte des lieux, ce qui serait impossible en raison de la multitude évoquée.

LE ROLE DES MARCHANDS DANS LA RECONSTITUTION DES LIEUX

Quiqueran de Beaujeu utilise un troisième canal d'informations : le récit de marchands rencontrés à Marseille. On ne peut bien entendu pas vérifier les informations et leurs sources. Plutôt qu'une liste exhaustive de tous les sujets sur lesquels il fait appel à des informations provenant de marchands, je vais me contenter de voir l'utilisation qu'il en fait sur un sujet en particulier. Au livre I, Quiqueran de Beaujeu s'attarde longuement sur la question des sources du Nil, comme je l'ai déjà dit précédemment. En plus des sources antiques mobilisées, il parle des crocodiles aperçus par des marchands portugais en Égypte dans un fleuve, mais qui n'est pas le Nil, mais notre humaniste reste allusif sur le sujet. À l'issue du récit rapporté, on ne sait pas si Quiqueran de Beaujeu et donc les marchands parlent d'un affluent du Nil comme le Nil bleu ou le Nil blanc, ou bien du delta du Nil avec des dizaines de petits cours d'eau. L'intérêt ne porte pas tellement sur le fond, mais bien sur la manière dont les récits rapportés sont utilisés. En dehors de ces marchands portugais, notre Arlésien utilise soit le récit de marchands provençaux et marseillais ayant des activités à Alexandrie soit le récit de marchands égyptiens rencontrés à Marseille. Notre humaniste intègre donc ce que l'on appelle de nos jours en sciences sociales une enquête de terrain constituée de témoignages. Or, une telle pratique existe depuis l'Antiquité¹⁹.

Cette démarche sera celle – moins d'un siècle après – de Claude-Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637). Pour autant, rien de comparable entre les deux hommes. En effet, Peter Miller – dans deux ouvrages devenus incontournables dans l'histoire des savoirs au XVII^e siècle et plus généralement durant la période moderne – a reconstitué le réseau d'informations de cet Aixois²⁰. L'historien en montre toute la richesse, l'étendue et la densité. Fabri de Peiresc, depuis Aix-en-Provence, entretient des relations avec les plus grands esprits de son temps, selon l'expression consacrée, comme Galilée ou Rubens. Parmi les canaux d'information figurent les marchands de Marseille, qui lui permettent également de se procurer des objets et spécimens pour enrichir ses collections. Pour autant, on ne peut pas mettre sur le même plan l'humaniste arlésien et l'humaniste aixois. En effet, Quiqueran de Beaujeu n'a pas de réseau à proprement parler, il s'agit juste de quelques bribes d'informations de piètre qualité : quelques circuits marchands et des crocodiles en Égypte ! Cependant, cela confirme ce que Miller montre pour le début du XVII^e siècle, Marseille est bien une des portes d'entrée de l'information scientifique en Europe grâce à des réseaux marchands déjà préexistants.

¹⁸ BMVR, RES 200070, fol. 52 v., § F : « Là, je lui ai demandé comment l'homme avisé qu'il était avait espéré obtenir de l'or à partir de cette matière, qui ne contient aucune humidité que le feu pourrait assécher, et il avait cru ce que les alchimistes enseignent, que l'on pouvait transformer un âne en homme. Mais après avoir échoué plus de cinquante fois, comment avait-il pu croire avec une telle dévotion Raymond Lulle, simple auteur de mots ? »

¹⁹ François Hartog, *Evidence de l'histoire. Ce que voient les historiens*, Paris, Éditions de l'EHESS. Dans le chapitre « L'œil de Thucydide et l'histoire « véritable » », l'auteur insiste sur la notion d'autopsie introduite par Thucydide dans son travail, à savoir l'intégration dans le récit historique des témoignages oculaires.

²⁰ Peter Miller, *Peiresc's Europe. Learning and Virtue in the Seventeenth Century*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2000 ; Id., *Peiresc's Mediterranean World*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.



CONCLUSION : LE *DE LAUDIBUS PROVINCIAE*, DES LIEUX SUGGERES ET CONSTRUITS PAR DES LECTURES, DES VOYAGES ET DES RENCONTRES

Quiqueran de Beaujeu ne verse pas dans l'utopie comme Rabelais et sa fameuse abbaye de Thélème dans *Gargantua* en 1534 ou dans le récit d'invention. Les lieux qu'il évoque existent réellement à son époque ou ont existé dans un passé plus ou moins proche. Mais c'est un humaniste et il construit les lieux évoqués, et pour ce faire, il recourt à trois canaux d'information : tout d'abord la littérature antique, médiévale ou les livres écrits par ses contemporains, ensuite ses rencontres avec des marchands, et enfin les voyages qu'il a pu faire.

En ce qui concerne le premier canal, la mobilisation des lectures et la construction des lieux procèdent d'une volonté d'apparaître comme un parfait humaniste. Quiqueran de Beaujeu cherche à rendre compte à ses lecteurs de toute l'étendue de sa culture antique et de ses références historiques, ce qui a pour conséquence – parfois – que l'on ne connaît pas la position de l'auteur sur certains sujets, puisqu'il se contente d'exposer des points de vue sans prendre partie. Il s'agit là d'une véritable mise en scène de son érudition.

Enfin, durant ses voyages, il s'intéresse plus aux produits, productions et producteurs locaux, on pourrait dire qu'il adopte à cet égard une démarche sociologique ou anthropologique. Il discute avec la population dans le cadre d'une enquête, comme par exemple des marchands portugais ou un maître verrier vénitien. Au final, Pierre de Quiqueran de Beaujeu apparaît comme un homme de son temps et le *De laudibus Provinciae* lui sert à le prouver, c'est un humaniste accompli et érudit, qui a voyagé en Europe et qui s'intéresse à tous les sujets de son temps. Par ce livre et les lieux évoqués il se montre tour à tour historien, géographe, zoologue ou encore botaniste capable d'exposer et de discuter des connaissances et des théories. Cet homme de savoir de la Renaissance, par les lieux évoqués, permet ainsi de découvrir la culture scientifique et historique d'un Provençal du XVI^e siècle.



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

QUIQUERAN DE BEAUJEU Pierre, *De Laudibus Provinciae*, Paris, Lambert Dodu, 1551.

Textes critiques

ARTEFEUIL (prénom non indiqué), *Histoire héroïque et universelle de la noblesse de Provence*, Avignon, Girard, 3 vol. 1757-1786.

BENOIT Fernand, *La Provence et le Comtat Venaissin*, Paris, Gallimard, 1949.

BORRICAND René, *Nobiliaire de Provence*, 3 vol., Aix-en-Provence, 1974-1976.

MILLER Peter, *Peiresc's Europe. Learning and Vertue in the Seventeenth Century*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2000.

— *Peiresc's Mediterranean World*, Cambridge, Harvard University Press, 2015.

QUIQUERAN DE BEAUJEU Pierre, *Louée soit la Provence*, adaptation française de Véronique Autheman, Arles, Actes Sud, 1999.